

[Poèmes]

Benoît Conort

Number 49, Fall 1991

Panorama de la poésie française contemporaine : approche de l'an 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14897ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Conort, B. (1991). [Poèmes]. *Moebius*, (49), 63–64.

BENOÎT CONORT

Ondine de la flamme je la retrouve dans les mots
Elle en brûle la trame
Le corps jusqu'à la corde s'use, par le feu renaît
cendre
Au coeur gris de n'être que ses lèvres

Élevé à la sonorité du sel, déserts de la parole,
je la vois
Sous les algues du fond elle penche la tête écoute
La rumeur qui persiste des vagues sur la grève
Insaisissable à portée presque de la voix, loin
pourtant
Quand j'ai posé les mains sur elle

*

La diseuse lisait les lignes de la main
Une cohorte de phrases banales gisait hors des
lèvres fuyantes
Que cela fut une vie
Quelques sillons sur une paume mince
Et nul pour voir vraiment
Entre les lignes la phrase interrompue
Elle au-delà se poursuivait de la balafre ancienne
Plus bas
Parmi les ligaments les artères du sang
Le désir de durer aux osselets du temps.

*

Celle qui vient est sans ombre,

Sans visage et sans corps je l'imagine sur cette
terre nocture, autre toujours de l'attente.

Elle refuse de ployer sous le désir, stérile de ne
s'accomplir,

Dresse les chiens aux places publiques et sur leur
échine danse tout le jour.

Tous l'appellent de son vrai nom d'acier, de son écharpe longue en ciel de lit.

Dans chaque geste elle transparait à la manière d'un miroir qui dirait toujours la vérité.

Elle m'accompagne parmi les chevelures entassées derrière une vitre froide, le long de rues grises, par des bâtiments de reliques fades. Amas de chaussures enfantines dont les corps brûlent sous la chaux vive des premiers mois, des vêtements mités du temps, ciselures vides des chairs dissoutes, des larmes que l'on n'a pas su essuyer.

Je la revois courbée sous le poids de nos vies, s'en déchargeant parfois comme à l'orée d'un bois un voleur, aux abois, espère les fausses trajectoires de ses poursuivants.

Elle cache ses peurs et épouse les nôtres, en est la forme la plus visible.

Elle rit et c'est de nous, si maladroits dans le bonheur. Cette humeur noire qui se moque des saisons, la neige où fleurissent quelques taches de sang que lave le dégel, enchantent aussi nos soirs d'hiver.

Invisible, elle se dresse sommet de nuit que hantent à peine les étoiles, insuffisantes de lumière pauvre.

Je l'aperçois qui glisse entre les arbres. Bête blanche tantôt sombre, sa langue lèche le poil luisant. Sur le qui vive, qui ne dort que d'un oeil, elle veille de l'autre et nous épie quand nous nous approchons des sources végétales, ne dissimulant pas notre odeur effarée.

Quand elle s'éveille c'est un gisant, dans un musée de province, qui se lèverait de sa couche. Il plie difficilement ses membres calcaires, interroge le crucifié, mieux que lui impassible, demande à la pierre pourquoi il a dormi si longtemps puis se rendort de crainte d'éveiller de plus sanglantes catastrophes, étouffe jusqu'à sa respiration minérale.

"Que les siècles eux-mêmes n'entendent pas ce pas qui vient sous la voûte millénaire..."

Je lui demande pourquoi. Elle ne répond jamais.